

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'ÉCHO

DU

Journal de Lecture Paroissial.

Montréal, (Bas-Canada) 16 Mars 1861.

No. 10.

— Chronique. — Poésie : Castelfidardo. — Discours sur la vie par M. Ach. Belle, avocat. (fin). — Grandes époques de France, les Croisades. — Le soldat breton et Pie IX le d'un homme bienfaisant. — Bibliothèques royales de Capitales d'Europe. — Bulletin bibliographique. — Charade.

CHRONIQUE.

— La brochure de M. de la Guéronnière. — Jugements des journaux. — Reddition de Gaète. — Neuvaine de St. — France. — Poésie sur Castelfidardo.

de question qui absorbe toutes les autres, en est celle de la brochure publiée par M. de la Guéronnière, intitulée : *La France, Rome et l'Italie*. La prétention de régler à l'avance ce que les pouvoirs de l'autorité publique, en France, doivent accomplir et ce qu'ils doivent accomplir à venir.

En ce temps on peut dire que l'attitude des organes de l'opinion, vis-à-vis de ce manifeste, s'élève jusqu'à un certain point : cette prétention

desisans du pouvoir semblent y reconnaître l'exécution de leurs vues et de leurs idées ; le parti républicain

l'accueille comme une concession faite aux vœux des anarchistes et des impies ; enfin, les journaux de l'opposition religieuse et monarchiste

en général pour la regarder comme une concession d'autant plus funeste qu'elle explique et justifie toute la pensée qui dirige et soutient le gouvernement français dans les derniers temps.

Il nous successivement résumer les conclusions de ces divers journaux.

L'Union parlant de la reddition de Gaète, dit que ce événement est un pas de plus vers la solution de la question italienne. Reste à savoir si les difficultés intérieures qui surgissent chaque jour empêcheront cette solution de devenir définitive.

On voit si que s'exprime un journal conservateur et catholique.

Ensuite *la Presse*, journal voltairien, mais conservateur : elle décide qu'il est beaucoup plus sage pour le Souverain Pontife de ne garder que la puissance spirituelle et d'abandonner tout le reste, de voir cette pensée dans la brochure, etc. :

“ En tout cas, la conclusion connue d'avance de M. de la Guéronnière, dit *la Presse*, est des plus significatives, — et nous ne saurions dire qu'en définitive, ce ne soit pas la meilleure possible, dans les circonstances présentes.”

Le Siècle et *l'Opinion Nationale* voyent la même conclusion et déclarent que les Français n'ont plus rien à faire en Italie, et que la brochure déclare assez formellement qu'ils vont abandonner le gouvernement Pontifical à lui-même.

L'Indépendance Belge abonde dans le même sens. Suivant elle, la brochure est une dernière sommation, une vraie mise en demeure, l'acte de riot, après quoi les voies de fait commenceront. “ La France se retirera et laissera à des régiments italiens le soin de veiller à la sécurité du St. Père.”

Le Constitutionnel soutient, au contraire, que la brochure veut, comme la France catholique, “ le maintien de l'indépendance temporelle du chef de l'Eglise.”

L'Union, journal religieux et monarchiste, constate que la conclusion manque ; elle cherche à deviner celle qui est dans la pensée de l'auteur, et qu'il n'a pas osé laisser tomber de sa plume.

Cette conclusion, nous le savons, dit M. de Riancey, elle nous était signifiée hier par toutes les voix du radicalisme ; mais elle date de plus loin. Lisez ce qui suit :

“ Et ensuite le journal donne les décrets de l'ancienne Charbonnerie qui décide que le Pape sera prié d'accepter la dignité de Patriarche pour toute l'Italie, et pour dédommagement de ses revenus, recevra une indemnité personnelle.”

L'Ami de la Religion, dont les sentiments libéraux sont connus, s'exprime avec convenance et dignité sur le pamphlet :

“ Nous le disons sans détour, la brochure *la France, Rome et l'Italie*, n'est propre qu'à mettre le comble aux tristesses et aux inquiétudes que la direction de notre politique, en Italie, a inspirées jusqu'à ce jour aux conservateurs et aux catholiques.”

La Gazette de France : “ *La France, Rome et l'Italie*, dit-elle, est un réquisitoire et n'est que cela. Il y a de la passion et point de discussion.”

Le Monde dit : “ La brochure de M. de la Guéronnière va alimenter toutes les conversations pendant

quelques jours ; ajoutons tout de suite qu'elle va servir, et nous aimons à croire que c'est contre les intentions de son auteur, toutes les passions hostiles à la Papauté et à l'Eglise : les éloges qu'elle obtient déjà, ne sont pas de nature à rassurer les catholiques."

Le *Journal des Villes et des Campagnes* : "La conclusion réelle de la brochure, selon nous, c'est qu'on agira suivant l'effet que produiront sur l'opinion publique, en France et en Europe, les accusations passionnées dont elle est remplie contre la politique romaine.

En un mot, il y a pas de conclusion positive dans la brochure, parce que le gouvernement lui-même n'a point encore pris de parti décisif."

Avant d'aller plus loin, nous croyons devoir citer les dernières paroles de la brochure, où les uns ne voient pas de vraie conclusion, et où les autres en proclament une tout-à-fait conforme à leurs prévisions :

"Il est aussi difficile de concevoir l'Italie sans le Pape, que le Pape sans l'Italie. Ils sont liés l'un à l'autre, par la tradition, par l'histoire, par le respect universel de toutes les nations catholiques envers le Chef de l'Eglise. Quand l'Empereur s'est engagé contre l'Autriche, il était dans ses desseins de rétablir ce lien précieux. Le jour où cette grande pensée s'accomplira, nous verrons la Papauté reprendre, dans la société moderne, une autorité aussi haute que son origine et sa mission.

"Nous verrons l'Italie ajouter à la force politique de son indépendance, la force morale de cette situation tout exceptionnelle, qui fait d'elle la patrie de la souveraineté spirituelle, dont l'empire s'étend jusqu'aux extrémités du monde.

"En attendant, et malgré tout ce qui s'est passé, malgré tant de refus opposés à l'intervention généreuse de la France, malgré tant d'injustices qui n'ont pu laisser son dévouement, l'Empereur, nous en sommes convaincus, laissera son épée à Rome pour protéger la sécurité du Saint-Siège.

"Fidèle à son double devoir de Souverain, élu par la volonté nationale, et de fils aîné de l'Eglise, il ne peut sacrifier l'Italie à la cour de Rome, ni livrer la Papauté à la révolution. Impassible comme la conscience et le droit d'un grand peuple, il attendra avec patience l'heure prochaine où le gouvernement pontifical, enfin désabusé de leur appui, saura distinguer entre ceux qui ont tout fait pour le perdre, et ceux qui ont tout fait pour le sauver."

Nous n'avons pas à citer d'autres appréciations, il y en a assez dans les précédentes pour donner une idée de l'impression que la brochure a faite en France.

Nous voudrions croire que la brochure, comme l'auteur le déclare dans la préface, n'a aucun caractère officiel, et qu'elle est simplement l'œuvre d'un particulier qui cherche à justifier, à son point de vue, les œuvres de son gouvernement qu'il déclare n'être pas bien comprises. Nous aimerions à croire de plus que, jusqu'ici, la marche du gouvernement n'a pas été suffisamment pénétrée soit par ses amis, soit par ses ennemis ; soit par les partisans de l'impunité, soit par les enfants fidèles de l'Eglise.

Enfin nous ne serions pas éloignés de penser que M. de la Guéronnière lui-même est du nombre de ceux qui ne comprennent pas la pensée intime du Gouvernement, et que tout en voulant éclairer les autres, s'il est vrai qu'il soit un instrument, il n'est, tout le premier, qu'un instrument aveugle.

Mais, posées toutes ces réserves, nous n'hésitons pas à déclarer que la *Brochure*, où règne évidemment un esprit hostile, inique et contraire aux vrais intérêts de la Religion, manque de vérité et de justice vis-à-vis le gouvernement du Souverain Pontife, et ne justifie en aucune manière ses adversaires, pas plus dans le passé que dans l'avenir.

Pour le passé, on déclare "que la Papauté n'a rempli aucun de ses devoirs et que l'Empereur a rempli tous les siens."

Ceci est une double exagération : et n'est-il pas évident que lorsque, dans tous ces derniers événements, on veut tout accuser chez le Souverain Pontife, tout défendre chez l'Empereur, on montre de l'esprit de système et de parti, mais ni vérité, ni équité, ni modération, ni justice. *Qui veut trop prouver, ne prouve rien.*

Pour ce qui est de l'avenir ; on a beau dire que *l'Italie ne peut aller sans le Pape, que l'Empereur doit être le plus ferme soutien du trône du Souverain-Pontife.* Mais, l'Empereur a-t-il jusqu'à présent rempli ses devoirs vis-à-vis du trône pontifical, de manière à ce qu'il n'ait pas à faire autre chose qu'une pareille déclaration ; et qu'il puisse se contenter d'une simple énonciation de titre ?

Qu'il se soit cru obligé jusqu'à présent de ménager des adversaires redoutables de son gouvernement ; qu'il ait pensé qu'il devait laisser s'user les efforts de la passion et l'emportement de l'amour de la nouveauté ; qu'il ait jusqu'à un certain point voulu laisser convaincre plusieurs de ces enfants prodigues, de l'inutilité de leurs tentatives en dehors des principes de la vérité et de la justice ; nous admettrions encore une pareille justification, mais à une seule condition, c'est que l'erreur et l'illusion fussent d'autant plus énergiquement réparées, qu'elles ont été plus sincères.

Or, la *brochure* ne nous dit rien de tout cela ; elle manque donc de deux points essentiels, suivant nous, pour pouvoir se dire éclairée sur les vues réelles du Gouvernement.

Elle manque de justice pour le passé, et de sincérité pour l'avenir.

Elle n'a que justifications pour les uns et qu'accusations pour les autres ; et enfin, pour couronner le tout que promesses vagues pour les événements à venir.

Il nous faut autre chose pour y voir le manifeste d'un gouvernement habile, et désireux de se conserver de longs jours dans un pays aussi catholique et aussi ennemi de la duplicité que la France.

Maintenant viennent les conclusions de M. Louis

Hervé que nous donnons, comme lui, sous bénéfice d'inventaire :

“ Nous éprouvons une certaine hésitation à reproduire les rumeurs plus ou moins vagues qui circulent dans le monde politique et religieux ; en les mentionnant, nous désirons que nos lecteurs n'y attachent d'importance qu'autant que les faits ultérieurs viendraient les confirmer.

“ Le fond de ces rumeurs c'est que les relations du gouvernement avec la Cour de Rome seraient en voie d'arrangement. Une partie du sacré Collège aurait déterminé le Pape à se départir des idées inflexibles du cardinal Antonelli. Ce qui tendrait à accrédi-ter ces rumeurs, c'est le prochain retour de Mgr Sacconi à Paris, ensuite ce serait l'envoi de M. l'abbé Passaglia à Turin. On sait que l'abbé Passaglia, un des plus éminents théologiens de Rome, est connu généralement par la modération de ses opinions autant que par sa haute capacité.

“ Enfin, quelques personnes croient voir un symptôme de rapprochement dans les dernières nominations épiscopales. Rome s'attendait, dit-on, à des choix inacceptables, et elle aurait été agréablement surprise de n'avoir qu'à instituer des ecclésiastiques dignes en tout point de sa confiance.

“ Enfin, si on en croit les correspondances franco-belges, la brochure de M. de la Guéronnière aurait subi, à la veille de paraître des modifications qui ouvrent la voie à un rapprochement. De là, le contraste qu'on remarque entre la véhémence des prémisses et la modération de la conclusion.”

Gaëte a capitulé. Nous rapportons les détails d'une dépêche télégraphique, digne dans sa noblesse et sa simplicité, du malheur qu'elle annonce :

“ Hier, 12 février, deux batteries ont sauté ; alors la capitulation a été signée et le bombardement a cessé. C'est la place qui a tiré le dernier coup. Depuis le moment où la place a demandé à capituler jusqu'à la signature, les Piémontais ont lancé 50,000 projectiles creux. La garnison est prisonnière de guerre avec les honneurs militaires. Le Roi est libre. Les Piémontais ont occupé la moitié de la ville à huit heures du matin.

“ Aujourd'hui, la Reine, les Princes, la Maison Royale et les Ambassadeurs se sont embarqués à la même heure sur le vapeur *La Mouette*.

“ Le Roi a passé devant les troupes napolitaines sous les armes. C'était un sublime spectacle, les soldats, présentant les armes, pleuraient. La foule faisait cortège et toute la population était en larmes. D'immenses acclamations ont salué le Roi, pâle d'émotion.

“ Les honneurs royaux lui ont été rendus à bord de *La Mouette*. Quand le navire est parti, la batterie du port a salué de vingt-et-un coups de canon ; les drapeaux se sont inclinés trois fois sur les cris de *Vive le Roi !* en face des Piémontais, occupant déjà Gaëte.

“ Le Roi et sa famille vont à Rome, et de là en Bavière.”

La neuvaine de St. François-Xavier a eu lieu à la Paroisse, ces jours derniers, et elle a attiré un très grand concours. Il y a à se féliciter, en ces temps de bouleversement et d'attaques sacrilèges contre la majesté de Dieu, de ces manifestations de la foi et de la piété.

Combien ont-elles plus de prix, en ce moment, devant Dieu ? N'est-ce pas là, comme le contre-poids qui empêche la balance trop chargée de se précipiter ? N'est-ce pas la compensation la plus touchante et la plus sensible au cœur du Souverain Maître ? N'est-ce pas en même temps la protestation la plus éloquente des vrais enfants de Dieu contre les appels et les blasphèmes des enfants de la cité mauvaise ?

Quel honneur pour une grande Cité catholique de donner de tels témoignages, au moment même des plus grands efforts de l'impunité ! Du reste jusqu'à présent, telle a été constamment l'attitude glorieuse du Canada en présence de toutes les vicissitudes impies et révolutionnaires.

Les catholiques en ce pays ont eu l'honneur de confesser hautement leur foi en face du protestantisme depuis l'année 1760.

Ils ont donc conquis la grâce de la fidélité aux jours mauvais. C'est là que Dieu sait reconnaître ses vrais amis et les enfants de sa prédilection.

Le Rév. Père Michel est un digne apôtre de la parole sainte, d'un zèle qu'aucune fatigue ne peut arrêter ; d'une piété vive, touchante et profonde ; d'une parole facile et abondante ; il possède à un haut degré l'intelligence des besoins des âmes auxquelles il s'adresse. Ses discours ont été extrêmement suivis, ainsi que les conférences de l'après midi, où chaque jour la foule semblait de plus en plus nombreuse.

L'Echo publie aujourd'hui une pièce de vers sur Castelfidardo, que nous n'avons pas besoin de recommander à nos lecteurs. Ils y trouveront la piété la plus noble et l'inspiration la plus haute.

On aime ce langage enchanteur de la poésie qui élève l'âme si délicieusement au-dessus des misères et des tristes réalités de la vie ; mais quant, à cette belle musique se joint une pensée ferme, mâle, fortement et rigoureusement suivie, on ne peut s'empêcher de reconnaître que la vérité ne peut emprunter une forme plus puissante, pour éclairer et toucher les cœurs.

C'est ce que nous avons trouvé, à un rare et éminent degré, dans la pièce que nous donnons à nos lecteurs, et que le *Journal de Québec* et le *Courrier du Canada* disent avoir été empruntée à l'*Album* de Madame la Baronne G. B.

POESIE.

CASTELFIDARDO.

Et audivi vocem de caelo dicentem mihi scribe : Beati mortui, qui in Domino moriuntur. Amodo jam dicit Spiritus, ut requiescent à laboribus suis : opera enim illorum sequuntur illos. Apocalypse, ch. 14, v. 13.

Ils sont morts....! en héros, accablés par le nombre, Comme les matelots d'un bâtiment qui sombre.

Dans sa lutte avec l'océan,
Un guerrier contre vingt !... Que pouvait leur audace ?
Voyez-vous cependant leur phalange qui passe
Aussi prompt que l'ouragan ?

Voyez-vous les croisés qu'envoya la Belgique,
Les Irlandais, les fils de la noble Armorique,
Et les Vendéens aux grands cœurs !
Vaincus dont la défaite éclipsa une victoire,
Pour leur part de butin se réservant la gloire,
Laisant les regrets aux vainqueurs !

Le Sarde au devant d'eux n'a point osé descendre ;
Il redoute leur choc et préfère l'attendre
A l'abri de ses bastions.
La montagne est à lui, forte et dure muraille
D'où les canons rayés font pleuvoir la mitraille,
Que gardent d'épais bataillons.

Qu'importe ? Dieu le veut ! Armés de leur devise,
Les défenseurs du Pape et des droits de l'Eglise
Ceignent leurs reins pour le combat,
Ils ne se comptent pas, car leur troupe est infime,
Mais regardent le ciel, récompense sublime
Promise au plus humble soldat.

Le signal est donné par les clairons sonores,
Les balles sifflent et de rouges météores
Déclairent le flanc des côtes.
Le soleil disparaît sous des vapeurs livides,
Le sol frémit au loin. Sur les pentes humides
Le sang humain coule à longs flots.

Vigierons du Seigneur, de l'aube au crépuscule
Pas un seul ne fléchit, pas un seul ne recule.
En vain leurs rangs sont décimés.
La mort plane sur eux et semble leur sourire.
Pimodan a cueilli la palme du martyr.
Voici leurs destins consommés !

Tristes mais beaux destins ! Le gain d'une bataille
D'une cause aussi large eût amoindri l'ampleur ;
Et d'ailleurs il n'est pas de triomphe qui vaille
Le calme et le courage unis dans le malheur.
Plus pure est la boisson, plus amer le calice.
L'Eden perdit Adam que la croix racheta :
Aux yeux de Dieu, la gloire est dans le sacrifice :
C'est Jésus-Christ saignant aux clous du Golgotha.

O vieille Papauté, reine des temps antiques,
Dont le trône, entouré d'encens et de cantiques,
Semble assis dans l'éternité,
Tu peux, de la hauteur de tes pompes serènes,
Affronter la colère et mépriser les haines,
Sourire à l'incrédulité.

L'espace les confond et le temps les dévore
Ces enfants de la nuit, qui meurent à l'aurore,
En essayant de blasphémer ;
Ennemis que suscite, aux jours de décadence,
Le Seigneur qui leur souffle un esprit de démence.
Mais a soin de les désarmer.

Ce sont des Attilas : leur rôle est de détruire ;
Ils font donc le chaos, mais ne sauraient construire
D'édifice avec les débris.
Les voilà démasqués ! Leur impuissance éclate ;
On les voit disparaître et le néant se hâte
De les étouffer dans ses plis.

Toi, tu restes debout, arbré aux feuilles jaunies,
Croyances que souvent le sang a rajeunies ;
Tu portes des fruits et des fleurs.
Tes rameaux, il est vrai, sont hérissés d'épines ;
Ton front est dénudé ; mais tes fortes racines
Se retrempe dans les douleurs.

Ton écorce est la foi : de larmes arrosée
La souffrance y pénètre, et, comme la rosée,
En amollit l'aspérité,
Le devoir est ton suc, le dévouement ta sève ;
Autour du tronc rugueux se déroule et s'élève
L'austère et sainte charité.

Eglise catholique, Eglise de mes pères,
Apôtre de clémence et source de lumières
Aux époques d'oppression ;
Ton domaine n'est pas un pouvoir périssable,
Un état pauvre et faible, un atôme de sable,
Cause de persécution.

Le monde t'appartient. Dans sa haute prudence,
Dieu même a proclamé ton empire et tes droits ;
Il a mis en tes mains ses clefs et sa balance ;
Tu régnes sur les cœurs, tu leur dictes des lois.
Tes arrêts, sans appel pour notre conscience,
Suivent l'âme au delà des portes de la mort.
Tu sers d'intermédiaire à la Toute Puissance,
Douce comme Jésus, ferme comme le sort.

Pourquoi recourir à des armes
Qui ne sauraient te protéger ?
Pourquoi concevoir des alarmes
Que ne motive aucun danger !
On est jaloux de ta richesse,
De ta longue prospérité.
Le temporel fait ta faiblesse :
Ta force est dans l'adversité.
Rome n'est point ton seul asile,
Mère des peuples, Papauté ;
Partout où parvient l'évangile
Ton Eglise a droit de cité.
Souviens-toi de ses origines :
Sa base fut la liberté ;
Elle naquit sur des ruines
Et grandit dans la pauvreté.
Le monde était jonché d'épaves,
En proie à d'effrayants hasards :
C'est en enrôlant les esclaves
Qu'elle triompha des Césars.
Ton Eglise fut la première
A proclamer l'égalité,
L'égalité dans la prière,
Dans l'espoir, dans l'humilité.
C'est elle qui sur le monde
A fait luire un reflet du droit.
L'homme à sa parole féconde
Doit ce qu'il pense et ce qu'il croit :
Il étouffait sous l'égoïsme ;
La charité devint sa loi :
Au doute amer, à l'empirisme
Il a vu succéder la foi.
Combien de conquêtes encore,
Erreurs, préjugés, passions,
Tous les faux dieux que l'on adore,
Les vieilles superstitions !
Vos labeurs commencent à peine,
Héros de Castelfidardo :
Plus brûlante sera l'arène
Et plus accablant le fardeau !

Nous approchons des temps marqués par l'Écriture,
Où Jéhovah doit faire éclater son courroux.
La vérité se voile et la triste imposture
Tente de s'imposer à nous.

Comme au temps des Césars, un étrange malaise
Pèse sur l'univers. Les peuples sont inquiets ;
Rien ne les satisfait et rien ne les apaise ;
On les voit s'user en projets.

Ils suivent leurs instincts ; la chair est leur amorce :
Dans le monde des sens ils cherchent le progrès :
Ils ont détrôné Dieu pour adorer la force,
Et désiré le succès.

La richesse s'étale aux yeux de la misère ;
La haine entr'elles deux sert de trait-d'union.
De grossiers intérêts se font partout la guerre
Au cri de révolution

Vae victis... ! Le malheur est frappé d'anathème.
La faiblesse est maudite. On rit du dévouement.
Pour les uns, le veau d'or est l'arbitre suprême,
Pour d'autres, le pouvoir, caprice d'un moment.

Heureux les pauvres de la terre,
Les opprimés et les vaincus !
Leur infortune est passagère ;
D'éternels honneurs leur sont dus.
Mais c'est l'Église qui l'enseigne,
Peuples, écoutez ses leçons !
Elle n'a point d'armes qu'on craigne,
De forteresses, de canons :
Sa force est dans sa douceur même.
Dans sa patience à souffrir.
Le Christ éprouve ceux qu'il aime,
Mais leur réserve l'avenir ;
Il nous a dit de vivre en frères,
En rendant le bien pour le mal,
Et dans nos troubles éphémères
De prendre sa croix pour fanal.
L'Église répand sa parole
Et l'espoir renaît à sa voix :
Elle réprimande et console,
Contient les peuples et les rois.

Tout change autour de nous : seule elle est immuable :
C'est l'ancre de salut de nos sociétés
Qui périraient sans elle et n'ont de base stable
Qu'un roc, débris des temps, sur lequel sont gravés
Les mots : *Devoir et Foi*. Le devoir c'est la vie ;
Le travail sans objet, l'affront, la pauvreté,
La courte illusion de longs regrets suivie.
La foi, c'est la porte de l'immortalité.
Le Pape en tient les clefs : L'Évangile est son glaive :
C'est l'esprit incarné, le Verbe de Saint Jean.
L'échelle que Jacob entrevit dans un rêve
Et qui touchait au ciel, repose au Vatican.
Vous êtes du devoir l'apôtre et la victime,
O Pio, doux vieillard, prêtre cher au Seigneur !
Vous êtes comme un pont, jeté sur un abîme,
Que menace le vent et le flot destructeur.
Le flot doit se tarir et le vent doit s'éteindre
Sans que le pont ait chancelé.
L'âme résiste au corps qui ne peut-la contraindre,
Mais qui lui-même est ébranlé.

La force est impuissante à gouverner les hommes ;
L'intérêt dessèche leurs cœurs ;
La raison nous égare, aveugles que nous sommes,
Et peut engendrer des erreurs.

Le monde sans l'Église irait à la dérive
Comme un navire abandonné.
La Papauté pour nous est la source d'eau vive,
Le sceptre de fleurs couronné.

DISCOURS SUR L'INTEMPÉRANCE,

Prononcé le 23 Déc. 1860, par J. A. A. BELLE, avocat,
dans la salle du Cabinet de Lecture Paroissial.

(Suite et Fin.)

Monseigneur et Messieurs.

J'ai dit, en commençant que l'intempérance exerçait sa
pernicieuse influence *non-seulement sur le corps de l'homme,*
mais encore et particulièrement sur son âme.

Nous venons de voir que l'intempérance ruine et détruit
le corps. Cette faute comme toutes celles qui sont com-
mises dans ce genre, porte pour ainsi dire, avec elle et en
elle-même sa *punition corporelle*. Cette punition est cer-
tainement bien redoutable et bien douloureuse ; mais, elle
n'est rien auprès de celle qui frappe l'âme humaine.

Je ne dirai pas que l'âme humaine est détruite par l'In-
tempérance. Non ! nous savons tous que cet esprit qui est
en nous ne doit pas mourir. Nous savons que cette subst-
tance immatérielle et spirituelle qui anime ce corps périss-
sable vivra toujours et qu'après son temps d'épreuve, elle
sera traitée suivant ses mérites.

L'expérience nous enseigne néanmoins, comme je l'ai
déjà dit, que, pendant la vie de l'homme, le corps a sur
l'âme une grande influence. Ainsi, lorsque vous avez
quelque maladie, le corps n'est pas seul à en ressentir les
effets, l'âme même est abattue.

Ceci posé, je dirai que l'Intempérance par l'influence
désastreuse qu'elle a sur le corps de l'homme nuit à son
âme, et, aussi, que les pernicieux effets de l'Intempérance
sur l'âme elle-même sont considérables et d'une nature
très-grave.

L'Intempérance, dis-je, par l'influence désastreuse qu'elle
a sur le corps de l'homme, nuit à son âme.

En effet, elle ôte à l'homme l'exercice de ses facultés
intellectuelles ; l'homme gorgé de boisson, perd l'usage libre
et entier de sa raison. S'il n'est pas *ivre à mort*, et tout-à-
fait incapable de penser et de réfléchir, il n'est cependant
pas dans son état normal. Il devient le jouet de son ima-
gination. Il est surexcité et en proie à mille hallucinations
qu'il prend pour des réalités. Pendant qu'il est sous l'in-
fluence de la boisson, il est un véritable fou, trompé par
toutes ses sensations, et sous l'empire d'une idée fixe ; sou-
vent aussi sa raison l'abandonne pour ne plus revenir.

Quel triste spectacle que celui d'un homme ivre ! Lui
arrive-t-il d'avoir une idée désagréable, la colère le saisit
immédiatement. Sa raison n'étant pas là pour mettre un
frein à ses sentiments, il renverse et brise tout. Ceux qui
l'entourent, s'ils n'ont pas la force nécessaire pour lui résis-
ter, sont frappés ou battus, ou bien ils s'éloignent de lui avec
terreur. Souvent, hélas ! ces scènes déplorables sont ter-
minées par des crimes atroces, par des blessures graves, par
le meurtre. L'ivrogne s'expose à tuer ses amis et ses
parents les plus chers, son père, sa mère, sa femme, ses
enfants. . . .

Combien de fois aussi, l'amour de la boisson n'a-t-il pas
conduit l'homme au vol, souvent accompagné de circons-
tances graves, d'autres crimes même ?

Ce qui est certain ; c'est que l'ivrogne s'expose à com-
mettre toute espèce de monstruosité. Qu'on lise les rap-
ports, les procès criminels dans tous les pays du monde, et
l'on sera étonné de voir quelle quantité de malheureux ont

été conduits dans les prisons et même à l'échafaud, par ce vice démoralisateur.

Remarquez que je ne considère toutes ces circonstances que par rapport à l'homme lui-même, et non par rapport à la société. Si j'avais à parler de cette dernière, je dirais que pour prévenir les suites de tous les maux que je viens d'énumérer, (maux qui l'attaquent gravement aussi), elle serait en droit de faire enfermer tous ces fous volontaires, et de prendre vis-à-vis d'eux les mêmes mesures préventives qu'elle prend vis-à-vis des fous furieux et dangereux. Mais, je ne dépasserai pas les limites qui me sont prescrites, en vous parlant des suites de l'intempérance dans les sociétés. Mon sujet est assez vaste d'ailleurs pour que je m'en occupe exclusivement.

L'intempérance, ai-je dit encore exerce directement sur l'âme sa pernicieuse influence.

En effet, l'âme pour être satisfaite doit atteindre le bonheur; elle doit jouir et être heureuse.

Or, l'intempérance ne peut pas satisfaire les désirs de l'âme, elle ne peut que la rendre malheureuse et dans cette vie et dans l'autre.

L'âme n'a pas été donnée à l'homme pour qu'il tende continuellement vers les choses matérielles. Non! il existe un but que nous devons atteindre si nous voulons être heureux. Ce but, c'est la possession de l'être infini qui résume en lui toutes les perfections, dans lequel se rencontrent tous les éléments du vrai bonheur, pour lequel l'âme a été créé et qui seul peut satisfaire complètement tous ses désirs, toutes ses inclinations et toutes ses aspirations. La possession de toute autre bien que ce bien infini pourra produire une satisfaction passagère; mais, l'âme se mettra bientôt à désirer mieux, et elle ne sera pleinement en repos que lorsqu'elle aura atteint sa fin ultérieure et dernière.

Il est une vérité morale qui ne peut souffrir d'objection, c'est que l'homme recherche toujours son bien. S'il désire une chose, c'est parce qu'il croit qu'il en peut retirer quelque bénéfice.

Mais, je vous le demande, que peut-il retirer de l'intempérance? Y a-t-il dans l'ivresse un bonheur, une jouissance de l'âme? Dites, quel est le désir que l'homme satisfait de cette manière? Par quel raisonnement peut-il arriver à se convaincre qu'en se privant de sa raison, il parviendra au bonheur? Est-ce que le bonheur peut exister sans jouissance et sans satisfaction, et peut-on jouir et être satisfait sans posséder la raison et avoir toute la conscience de son état?

On a vu des hommes assez démoralisés et assez désespérés pour rechercher dans la boisson l'oubli de leurs peines.

C'est un moyen bien triste et bien déraisonnable! C'est vouloir guérir ou diminuer un mal, en en développant un autre beaucoup plus grave et beaucoup plus douloureux. C'est aussi peu logique que de se suicider pour mettre fin à ses douleurs. Dans l'un et l'autre cas l'on fait un mauvais raisonnement, un faux calcul, et l'on n'atteint pas son but.

L'intempérance ne peut donc procurer à l'âme humaine aucun bien. Elle ne peut que nuire au libre exercice de la raison et ôter à celle-ci toute sa force, toute son activité et toute sa lucidité. L'homme donc, qui se livre à l'intempérance, fait un très-mauvais usage de cette faculté qui ne devrait lui servir qu'à discerner ce qui peut lui convenir. Il se prive donc par là des bonheurs rares et passagers, dont il pourrait jouir, dès ce monde, et il se condamne à une vie de misères et d'infortunes.

Il est clair aussi, que par ce moyen il ne peut atteindre sa fin dernière.

La fin dernière de l'homme, comme je l'ai déjà dit, c'est la possession de l'Être infini, dans lequel se rencontrent le bien infini et toutes ses perfections. Cet Être, c'est Dieu. Quelle offense ne commettons-nous pas envers lui, chaque

fois que nous agissons de telle manière que toutes les facultés de cette âme qu'il a mise en nous, pour le connaître et le désirer, sont enchaînées, inertes et sans force.

Il est bien certain que toute déviation des règles que Dieu a établies pour notre conduite est réprouvée par lui. Mais, de toutes les fautes, l'intempérance est peut-être celle qui l'offense le plus.

L'homme, en effet, par l'intempérance se dégrade, se ravale et se met au-dessous de la brute. Il se roule dans la fange et il y reste plongé sans faire aucun effort pour en sortir. Il se prive volontairement de sa pensée, il étouffe dans son cœur tout bon sentiment; il éteint dans son âme cette lueur de la raison et de l'intelligence que Dieu y a allumé pour le guider.

Tout catholique, tout chrétien, tout homme raisonnable doit trembler en considérant les suites funestes de l'intempérance sur l'âme humaine, en réfléchissant à cet abrutissement de toutes les facultés intellectuelles, en songeant à cet espèce de suicide moral qui ferme souvent à l'homme toute voie de repentir et d'amendement.

Maintenant, je vous invite à considérer l'existence de l'ivrogne sur cette terre. Je ne parle pas des peines qui l'attendent, lorsque, sortant de ce monde, il paraîtra devant Celui qui lui demandera compte de ses œuvres.

Quel stérile emploi de la vie!

Il est rare qu'un ivrogne puisse s'appliquer à quelque travail sérieux; il n'en a pas la force. Sa malheureuse passion le rend incapable de remplir aucun poste honorable dans l'État. L'expérience nous montre l'ivrogne buvant toujours et continuellement jusqu'à ce qu'il succombe. Son unique occupation, c'est de recommencer sa ruine. Il cherche toujours à boire; il ne paraît vivre que pour cela. Les hommes savent combien il est difficile de ramener à la raison celui qui se livre corps et âme à ce vice monstrueux. Aussi, l'ivrogne est-il rejeté partout. S'il demande une place on la lui refuse, parce qu'il boit. S'il occupe un poste quelconque, on le renvoie bien vite, parce qu'il boit. Partout, il est méprisé, à cause de ses habitudes détestables, et partout on a raison de le mépriser.

Dira-t-on que l'intempérance ne dégrade pas, n'avilit pas!

Ah! certes, il est bien difficile de trouver un moyen de descendre plus bas! Quel respect l'ivrogne a-t-il pour sa personne? Garde-t-il quelque réserve, quelque *decorum*, quelque dignité? L'honneur chez lui est-il intact?

Non! l'ivrogne a si peu de soin de lui-même, qu'il s'abandonne, sans aucun guide, et s'expose ainsi à tous les accidents possibles; on le trouve dans des tavernes mal famées, ou bien on le ramasse sur la voie publique. L'honneur chez lui est peu de chose. S'il ne vole pas directement les autres, il gaspille et dépense, pour boire, l'argent nécessaire à sa subsistance et à la vie des siens; et, bien plus encore, il ruine et perd volontairement cette vie qui lui a été donnée en dépôt pour en user, mais non pas pour en abuser.

Ah! Messieurs, considérez pour un moment, l'abîme dans lequel l'ivrogne se jette volontairement; examinez avec soin toutes les suites, tous les effets de l'intempérance et sur le corps et sur l'âme de l'homme; puis, mettez tout cela vis-à-vis du plaisir grossier de l'ivresse, et dites s'il est possible de trouver, en faveur de l'ivrogne, un seul mot de justification. Vous ne trouverez pas même de prétexte raisonnable.

Enfin, remarquons en terminant, que, s'il est vrai comme personne n'en doute, que la plupart des boissons que l'on vend actuellement sont falsifiées, et contiennent une quantité suffisante de poison pour produire des accidents graves, même lorsque l'usage qu'on en fait est modéré, nous devons par simple prudence nous en abstenir complètement.

GRANDE EPOQUES DE L'HISTOIRE DE FRANCE.

IV.

LES CROISADES.

On était en 1095. La race de Charlemagne avait disparu. Une autre race, plus digne de lui succéder que ses malheureux descendants, régnait sur les bords de la Seine ; et, sous ces rois nouveaux, qui avaient commencé par servir et sauver leur patrie avant de la gouverner, les Francs, devenus les Français, allaient continuer leur grande mission civilisatrice.

La France, afin de marcher d'un pas plus ferme et plus rapide encore à ses glorieuses destinées, et afin de faire de l'hérédité la colonne et la loi de l'avenir, avait voulu associer à sa fortune, par une union plus intime, la famille de ses rois. Elle venait de fixer pour des siècles, dans cette auguste dynastie, un trône qu'elle avait mérité par ses bienfaits et ses lauriers, et où elle était assise par la volonté nationale et la sanction divine.

Le sang de Robert-le-Fort, régnait enfin sur le sol qu'il avait si longtemps arrosé. Une nouvelle ère s'ouvrait pour la vieille Gaule. Tout-à-coup, un immense cri a fait retentir l'Europe jusqu'à ses plus lointaines frontières ; l'Orient en a tressailli, et des millions d'hommes se sont levés en sursaut.

D'où vient ce cri ? Il part du sein de la France. Il a été jeté par un pontife français, et répété par toute la chevalerie française.

Il convoque, autour du tombeau du Christ, toutes les races dispersées au pied de l'antique Babel. Les champs de la Palestine vont faire oublier, après quatre mille ans, l'adieu des plaines de Sennaar.

Arracher à la barbarie musulmane le berceau de la civilisation, en arrachant de ses mains le tombeau du Christ, relever la Croix en Asie, pour empêcher que le Croissant domine un jour en Europe, telle était l'idée qui allait remuer le monde, et enfanter ces époques vivantes qu'on appelle les *Croisades*.

Les beaux esprits et les philosophes eussent souri à la pensée de laisser famille, biens, patrie, pour s'en aller au delà des mers, et, au prix de sa vie, combattre des infidèles et délivrer un sépulchre vide.

Mais les soldats de ce temps qui, pour s'appeler des chevaliers, n'en étaient pas moins braves, et qui n'avaient pas plus l'habitude de compter leurs pas que leurs ennemis, ne marchandèrent ni avec le péril ni avec la distance ; et bientôt, le cri de *Dieu le veut !* courant du sommet des Pyrénées aux rives de la Baltique, et des lacs de l'Ecosse aux bouches du Danube, emporta vers l'Orient par centaines de mille, des guerriers ayant tout quitté pour la croix qu'ils portaient sur la poitrine et l'épée qu'ils tenaient à la main.

La France, qui avait donné le signal, fut la première à ce solennel rendez-vous de la chrétienté : elle y devait rester la dernière.

Pendant deux siècles elle n'a cessé de se tenir au premier rang sur ce gigantesque champ de bataille. Depuis le dernier de ses soldats jusqu'au plus grand de ses rois, son

armée n'offre, aux yeux de l'histoire comme à ceux de l'ennemi, qu'une immense ligne de héros, qui arrache l'admiration quand elle n'arrache pas la victoire.

Ses guerriers y tiennent le sceptre comme ses princes y tiennent l'épée : tout y combattent, y règnent et y meurent avec un éclat que n'ont jamais connu les merveilles de la Fable.

Au milieu des Godefroy, des Baudouin, des Foulques, des Amaury et de ces milles noms immortels de la chevalerie française, apparaissent les royales figures de Louis-le-Jeune, de Philippe-Auguste et de saint Louis ; et la terre des miracles, étonnée des exploits qui marquent chacun de leurs pas ; éblouie de l'auréole de gloire qui environne leurs têtes, apprend, pour ne jamais l'oublier, *ce que c'est qu'un roi de France*. La plume ne peut pas plus compter les soldats français qui sont morts, et qui se sont immortalisés dans ces plaines sacrées, qu'elle ne peut raconter leurs triomphes ou leurs martyres : de tels prodiges ont effacé d'avance les pages mêmes du génie qu'ils devaient inspirer.

Quand les divisions et les intérêts eurent peu à peu refroidi, chez les peuples chrétiens, cette sainte et noble ardeur, la France en rallumait encore dans son cœur la flamme expirante. Deux fois, elle reprit *seule* le chemin de Jérusalem oublié ; et saint Louis, mourant sur le sol sarrazin au sein de sa fidèle armée, fut la plus sublime leçon, le plus héroïque défi et le plus magnanime spectacle que la première des nations pût donner à ses sœurs, à ses ennemis et à la postérité.

Ces grands souvenirs n'ont point été perdus, et aujourd'hui encore le *vieux nom franc*, resté populaire et vénéré des lieux que notre langue ignore, représente, à l'ardente imagination de l'Orient, l'Europe et la chrétienté tout entières.

Et c'est justice. Nulle bannière ne flotta sur ces bords avant celle de la France ; nulle aussi haut qu'elle ; nulle épée n'y fut aussi vaillante et aussi respectée que la sienne ; les os de ces enfants y sont les plus nombreux, et la dernière empreinte qu'ait gardée cette terre, arrosée du sang d'un Dieu et du sang des héros, est le pas victorieux d'un soldat français.

Le fils de Mahomet avait honoré ses nobles adversaires. Il était réservé à des écrivains de leur patrie, de la France, de les insulter, cinq siècles plus tard, avec une plume chrétienne. Mais, grâce à Dieu, ces libres penseurs et ces agréables railleurs, qui décidaient gravement du fond de leurs frivoles boudoirs, que la bravoure du chevalier n'avait été qu'une ridicule folie, ont disparu ou changé d'avis : les uns, morts sur l'échafaud, qu'ils avaient préparé sans le savoir, ont été trop heureux de demander la force d'y monter à quelques vieux prêtres, tout meurtris de leurs coups ; les autres, venus jusqu'à nous, ont été bien contents de retrouver naguères, dans le soldat français, la valeur des anciens jours, pour les défendre contre une barbarie nouvelle, mais non moins terrible, qui est née de leurs œuvres et qui se nomme le *socialisme*.

Le temps a marché, et l'histoire, éclairée d'une lumière plus complète et plus pure, est venu rendre hommage à l'héroïsme chrétien, et déclarer, par ses voix les plus éloquen-

tes, que les croisades avaient été une œuvre de haute civilisation, en même temps qu'une œuvre de foi; qu'avoir quitté ainsi son foyer, sa famille et sa patrie, c'était les avoir défendus et sauvés; et qu'après tout, un immense essor donné à la navigation, au commerce et à l'industrie; des éléments nouveaux fournis aux lettres et aux arts; des routes inconnues, de plus vives clartés révélées au génie de l'Occident; des sciences nouvelles créées, vingt peuples affranchis et cent autres bienfaits de cette taille, n'étaient pas des services méprisables, et qu'ils pouvaient faire pardonner à nos chevaliers d'avoir porté une croix sur la poitrine.

Aujourd'hui, le respect est revenu dans nos cœurs à ces grands souvenirs du passé. Nous ne rougissons plus du courage de nos aïeux, et nous écoutons volontiers le récit de leurs exploits. Les princes s'honorent de porter, comme le plus beau d'entre leurs titres, celui de *fils des Croisés*, et l'on suspend, avec orgueil, aux lambris du palais de nos rois, l'humble et fier écusson du soldat-pèlerin.

Le comte DE CIVRY.

Le Soldat Breton et Pie IX.

Une jeune soldat breton, fils d'un pauvre habitant, ayant été blessé à Castelfidardo, se rendit dans son pays pour se faire soigner. Mais à peine est-il rétabli qu'il veut retourner à Rome pour reprendre du service dans l'armée pontificale. Cependant il lui coûte de partir les mains vides, il serait si heureux de pouvoir présenter son offrande au Pape! C'est peut-être pour la première fois qu'il déplore sa pauvreté et qu'il désirerait être riche. Mais qui ne sait que le cœur a des secrets merveilleux quand la foi et la charité chrétienne l'inspirent.

Le voilà donc ce jeune ouvrier de la campagne, ce pauvre habitant, ce brave soldat catholique, à quêter parmi ces compagnons, pauvres comme lui; bientôt il a ramassé une somme assez ronde à ses yeux, peu accoutumés à voir plusieurs piles d'argent. Aussitôt la joie dans le cœur, il dit une seconde fois adieu à son pays, à ses amis, à ses chers parents; et muni de la jolie somme de cinq cents francs qu'il a eu le bonheur de collecter, il part pour l'apporter au Pape, et lui offrir son sang par-dessus le marché!

Mais ce n'est par tout. En Bretagne on fait d'excellentes galettes de sarrasin; le brave soldat se léchait les pouces à ce souvenir dans les montagnes d'Ancône. Et à son retour, s'en est-il donné quand la dite galette lui est tombée sous la dent! Plus d'une a succombé dans ces batailles qu'il a renouvelées le plus qu'il a pu.

Or, une pensée lui est venue entre une galette et une bouteille de cidre: "Le Pape est le Pape, c'est vrai; mais je parie que le Pape dans son beau palais où j'ai baisé la croix de son soulier, n'a jamais mangé de galette de sarrasin.. Cela fait pitié! ces Romains n'entendent rien à la cuisine.. Vous figurez-vous? pas une galette à Rome.. Eh bien, j'en régalerai le Pape, et il ne voudra plus autre chose à son dîner."

Aussitôt dit, aussitôt fait, c'est justement la chanson bretonne du *Clocher à jour de St. Pol*: on choisit un pot de grès bien vernissé et on y insère la plus belle collection de galettes de sarrasin qui ait jamais fait l'objet d'une exportation d'outre-mer.

A quelques jours de-là, le dialogue suivant avait lieu au ministère des armes à Rome:

"Me voilà, Monseigneur; je reviens au régiment, et je me battrais encore contre les gredins de Piémontais qui veulent tout voler ici.

— Bien, mon ami; je vais ordonner votre affaire.

— "C'est que, Monseigneur... j'aurais aimé..."

— Quoi donc?

— "Quelque chose pour le Pape."

— Vous mon brave! et qu'est-ce que c'est?

— "Dame! Monseigneur, je n'ai pas pu faire mieux, nous sommes tous pauvres là-bas; mais j'ai 500 francs dans un coin de mon mouchoir."

L'abbé de Mérode était attendri. Je défie un honnête homme de s'en défendre!

"Mais, dit encore le pauvre Breton, si vous saviez, Monseigneur, j'ai aussi un pot..."

— Un pot?

— "Oui, et ce qui s'y trouve, c'est du bon, allez! jamais le Pape n'a rien mangé de meilleur!"

— Comment? vous apportez de Bretagne le dîner du Pape?

— "Oh! Monseigneur, qu'il y goûte seulement, et je veux devenir lait comme un Auvergnat s'il ne gronde pas son cuisinier de ne lui avoir pas fait jusqu'à présent des galettes comme ça." Et il faisait claquer sa langue en gourmet fini.

Cette attention touchante, cette simplicité toute antique, toute filiale, a tellement plu à M. de Mérode, qu'il a immédiatement conduit au Vatican, dans sa voiture, le Breton, le pot, et les 500 fr. — J'ignore si le Pape a jugé les galettes du même point de vue gastronomique; mais certainement il a béni avec tendresse ce digne enfant de la chrétienne Armorique.

Nos remerciements à la personne bienveillante qui a bien voulu nous faire parvenir ce trait si plein de naïve bonté.

Voici l'épithaphe d'un homme qui fut riche et bienfaisant:

Ce que je possédais, je l'ai laissé à d'autres;
Ce que j'ai dépensé, je l'ai perdu.
Ce que j'ai donné est encore à moi.

NOUVELLES ET FAITS DIVERS.

BIBLIOTHÈQUES ROYALES DES PRINCIPALES CAPITALES D'EUROPE.

Bibliothèque impériale de Paris, ouvrages imprimés	800,000
Musée Britannique	560,000
Bibliothèque impériale de St. Pétersbourg.....	520,000
“ royale de Munich.....	480,000
“ royale de Copenhague.....	410,000
“ impériale de Vienne.....	365,000
“ royale de Breslau.....	350,000
“ royale de Dresde.....	305,000

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

— *L'Office de la Semaine Sainte*, — selon le Missel et le Bréviaire Romain, publié à Québec, par A. Côté et cie, avec l'approbation de Mgr. l'Administrateur. Cette édition de la Semaine Sainte fait honneur à l'esprit d'entreprise de M. Côté. C'est un joli volume in-32 de 426 pages, avec musique intercalée dans le texte. Prix 90 cents, en vente chez MM. Beauchemin et Payette.

CHARADE.

Ma tête est sur la terre,
Et mes pieds sont aux cieux:
Je le dis sans mystère,
Mon tout est précieux.